

Discours de réception de Monsieur Hertz



La Peur, une composante de l'individu

10 mai 2000-10 mai 1940. Je ne peux m'empêcher d'évoquer aujourd'hui le début d'une période douloureuse de notre histoire, dont le souvenir reste très vivant chez les personnes de ma génération. Aussi n'est-ce pas le hasard qui m'a conduit à parler de la peur, d'en analyser les causes, les diverses formes de ses manifestations et de ses effets avant d'exposer les moyens d'y faire face.

En préambule, je fais appel à Saint Exupéry pour rappeler la situation qui fut la nôtre dans les deux mois qui ont suivi ce jour anniversaire.

« Je survole des routes noires de l'interminable sirop qui n'en finit plus de couler. On évacue, dit-on, les populations. Ce n'est déjà plus vrai. Elles s'évacuent d'elles-mêmes. Il est une contagion démente dans cet exode. Car où vont-ils ces vagabonds ? Ils ne savent pas ! Ils marchent vers des escales fantômes ». C'est extrait de « Pilote de guerre »

Cet épisode vécu au réel m'a hanté. Devenu médecin militaire, j'ai appartenu dix sept ans à des unités combattantes, ai recueilli nombre de confidences d'hommes de tous grades et, en partageant leur vie d'aventures et de guerres, me suis enrichi de leur expérience ; ayant vécu des heures douloureuses devant la souffrance des hommes dont la santé m'était confiée, j'ai eu à cœur de répondre au mieux à ma vocation en participant au maintien de leur moral et de leur sécurité. Comme beaucoup d'autres, j'ai connu la peur, en ai ressenti les effets et tâché de trouver avec les ressorts de cette lutte incessante, où la victoire appartient à l'homme qui a pu dominer ses peurs, des phantasmes, grâce à sa volonté, à la cohésion de son groupe et à sa confiance en ses chefs, ce qui explique le sens que j'ai voulu donner à mon discours.

La peur, composante de l'individu, n'est pas réservée à l'espèce humaine, elle se manifeste aussi bien dans le règne animal ainsi que d'autres signes de sentiments comme la curiosité, la joie, le dégoût. Elle relève en effet du domaine de l'instinct que l'animal, comme l'homme à un degré évidemment moins primitif, est à même de percevoir pour se préserver d'une menace.

J'emprunte au dictionnaire Larousse sa définition de la peur : « *Sentiment d'inquiétude éprouvé à la présence ou à la prescience d'un danger* ». Se référant à la mythologie grecque, Phobos, le dieu de la peur, le Larousse fait de la peur le sommet de la crainte et de l'appréhension et la tient pour une émotion pénible, angoissante, produite par l'inattendu, l'inconnu, provoquant des phénomènes réactionnels importants s'extériorisant aussi bien dans des réflexes moteurs, à la fuite, que par une inhibition motrice, une sidération totale et invalidante, tel le vertige qui cloue sur place le sujet qui en est victime. La peur est décrite comme un procédé de défense qui relève d'un patrimoine héréditaire et oblige à des réponses.

Les Philosophes, les psychologues classent la peur dans la catégorie des « états affectifs » dans lesquels ils distinguent d'une part les émotions, qualifiées d'états affectifs violents mais passagers, et de l'autre les sentiments, plus stables, plus durables et en général moins brutaux, comme la crainte, la joie, la tristesse.

Ces états affectifs impliquent toujours des éléments représentatifs : c'est la perception d'un danger qui fait peur, c'est l'idée ou le souvenir d'une offense qui met en colère. Toujours en quête de justifications plausibles, le sujet se trouve des raisons d'être joyeux, triste ou en colère, ou d'avoir peur.

Les fortes émotions provoquées par la peur se manifestent en des troubles diffus de l'organisme : pâleur subite du visage — une peur bleuerire saccadé, rythme respiratoire accéléré, palpitations cardiaques, tremblements nerveux, pleurs.

Si la peur paralyse souvent sa victime, elle peut aussi s'extérioriser par une libération d'énergie comme en témoignent des spasmes désordonnés, le rictus de la peur, les poings serrés. Une forte émotion s'accompagne enfin d'un désarroi intellectuel profond, d'un trouble de la conscience et des idées : la peur fait perdre à l'homme ses moyens, dit l'expression populaire.

Au delà des émotions courantes provoquées par la peur, l'émotion-choc se signale par sa brutalité d'apparition ; déclenchée par un signal extérieur puissant capté par l'œil ou par l'oreille, elle cause une surprise

intense, prend le sujet au dépourvu et le rend incapable de se maîtriser ; tout se passe comme si l'organisme subissait une désadaptation immédiate et totale, accompagnée de perturbations mentales et sensorielles, d'une surdité au monde extérieur avec obnubilation, idée fixe et perte de contact avec l'entourage, le phénomène se rencontre souvent dans des rassemblements humains soumis à une attente éprouvante. Par réaction, l'émotion choc prend d'emblée une allure de catastrophe entraînant des mouvements de foule dont la panique, débandade la plus rapide comme la plus dangereuse quant à ses conséquences.

La peur traduit le conflit entre la conscience de l'individu et les pulsions mues par l'instinct de conservation. D'un degré plus élevé que le souci, l'angoisse, c'est l'émotion la plus spontanée du cœur humain, la plus vivace, la plus difficile à contrôler, car intimement liée à l'imagination, à tel point qu'on peut assimiler l'absence de peur à une absence d'imagination. Les images, considérées autrefois comme la forme concrète d'une pensée infantile, ont pris dans la société actuelle une importance considérable, leur absence est insupportable, elles sont devenues à notre époque une nourriture indispensable ; se passer de télévision semble marquer dans une famille le refus de participer à l'évolution du monde, sorte de régression sociale face au progrès. Les enfants usent de l'audio-visuel pour remplacer l'effort de feuilleter « un livre d'images », bien désuet à notre époque ; les adultes ne peuvent manquer les « heures de grande écoute » pour satisfaire le besoin de se tenir au courant de l'actualité et la publicité d'un hebdomadaire connu proclame avec fierté « le poids des mots, le choc des photos » ; l'image tend à remplacer la réflexion et la photo à entretenir le souvenir.

Phénomène naturel et physiologique, la peur est présente à tous moments dans la vie : le bébé a peur du noir, de la solitude, il lui faut, pour calmer ses pleurs, de la lumière, de la compagnie ; l'éducation de ses parents, puis son entourage scolaire vont apprendre à l'enfant à faire taire ses instincts, à limiter les débordements de son imagination, à dominer la peur en exerçant la volonté et la raison pour surmonter ses faiblesses car, disaient les Romains « *peu de gens naissent braves, beaucoup le deviennent par une éducation* », celle des anciens, celles des peuples réputés guerriers n'avaient pas d'autre objectif que de forger ce noble idéal de se sentir responsable de soi-même face à la peur et de communiquer son exemple de maîtrise de soi.

Imaginaires plus que réelles, les peurs sont aussi nombreuses que variées, en premier lieu, la peur d'avoir peur, accompagnant la peur de l'inconnu, la peur de l'avenir, de la maladie, de la mort, la peur de la foule : le trac de l'acteur entrant en scène ; la peur de la faiblesse – tien-drai-je le coup ? – la peur de la pauvreté, du dénuement, du changement

dans ses habitudes ; la peur de la solitude, de l'abandon, la peur de perdre sa place, ses avantages, ses biens matériels autant que ses biens immatériels : ses droits, ses traditions, son idéologie, l'homme craint l'emprise de la collectivité sur sa vie privée. La peur du service militaire en est un exemple. L'effort lui pèse, il a peur de ce que coûtent la difficulté, le dépassement de soi, le sacrifice.

Je me résume en citant cette phrase du Maréchal de Turenne avant la bataille de Turckheim : « *Tu trembles, vieille carcasse* : ». Il avait cependant passé sa carrière à combattre.

En présence de ses peurs, l'homme éprouve la nécessité d'établir un équilibre entre ses pulsions instinctives et son devoir, il aime la vie et ses joies, il sait aussi qu'il lui faut lutter pour survivre au mieux dans son milieu, il tient enfin à perpétuer au-delà de son existence en transmettant la vie à ses enfants et en léguant à la postérité ses idéaux, ses modes de pensée, par la fondation d'une famille, d'une société, d'une tradition. Membre de cette société héritière d'une longue histoire, l'homme recherche en elle sa protection ; il compte qu'elle lui fournisse son assistance, qu'elle préserve ses droits, qu'elle assure sa défense, qu'elle lui apporte assistance, aide et secours en cas de besoin et, la tenant comme responsable de son bien-être comme de ses malheurs, il se décharge sur elle d'une part importante de ses propres obligations ; en contre-partie, il participe à son maintien, à son évolution, à ses actions.

Mais l'individu ne peut se reposer entièrement sur la société pour évacuer ses multiples peurs, il n'acquerra sa maîtrise de soi qu'au prix d'efforts personnels. Doté à sa naissance d'un potentiel génétique spécifique, il est au long de sa croissance progressivement confronté aux difficultés de la vie ; il se convaincra de lui-même de ses capacités à les surmonter, en assurant la formation de son caractère, qu'il affirmera au fil des années pour pallier les excès possibles de son tempérament peut-être vif et prompt à s'emporter ou au contraire passif et trop facilement résigné ; il développera le sens de sa responsabilité vis-à-vis de lui-même et de son entourage ; il prendra conscience par amour-propre de sa dignité d'homme, de sa valeur, des effets de sa volonté, toutes qualités issues d'une éducation en cours de ce que le professeur Crocq appelle « *la traversée des institutions* » où il englobe la famille, la religion, l'école, le travail, la sexualité. Au long de cet immuable passage de l'enfance à l'âge adulte, l'homme assimile les notions de morale, de discipline, de soumission aux règles naturelles et aux lois sociales, le respect des autres et de leurs différences, la civilisation et ses fondements, la patrie ; il se forge ainsi un idéal et apprend à s'intégrer dans la structure sociale de son temps ; il peut alors choisir sa voie et s'engager dans la vie active ; il

y trouvera sa place dans une hiérarchie où il pourra progresser grâce à son travail, sa volonté, sa stabilité mentale. Faute d'avoir acquis ces qualités d'homme, l'individu demeure ce que le langage moderne appelle un « exclus ».

De son passage dans les « institutions », l'homme a également retiré le bénéfice de connaître les recettes pour combattre sa peur : volonté et conscience à même de discipliner des réactions intempestives d'origine émotionnelle, appel à la raison pour s'opposer aux tendances souvent morbides de l'imagination, lucidité et sang froid pour examiner les faits et leur opposer une défense appropriée ; de cette confrontation résultera ou non le courage, complément le plus prisé de la personnalité de chacun ; à certains moments, nous avons tous besoin de courage pour traverser une épreuve, cependant le courage ne se présente pas toujours comme une valeur stable, permanente ; il s'épuise à la longue, des tests psychotechniques ont permis de mesurer le seuil individuel de résistance à l'émotion mais on ne peut évaluer ni la consommation d'énergie morale ni la vitesse de son déclin, elle-même fonction d'un potentiel propre à chacun ; succède alors un abattement moral et physique qui peut être lourd de conséquences.

Ces valeurs morales, ces capacités individuelles héritées ou acquises, fondent le dynamisme de la société dans ses différents domaines d'action : expansion économique, industrie, commerce, défense, ensemble d'activités déterminé par la politique. Comment alors et avec quels résultats la société prépare-t-elle ses membres à assurer les fonctions indispensables à son existence, à son indépendance, au maintien de son identité ?

Toute société se choisit et suit un modèle qui concrétise ses aspirations ; modèle politique : chez nous, la démocratie, modèle hérité de la Grèce antique ; modèle sociologique résultant de la fusion de théories philosophiques et de réalités humaines ; modèle économique, orienté vers la satisfaction des besoins, la découverte, le progrès, l'expansion ; modèle éducatif : la scolarité, la compétition, le classement, les diplômes.

Le choix du modèle social se veut conjuguer les efforts collectifs en vue d'assurer à chacun son efficacité, son développement et son confort ; il est précisé par un objectif et un programme de gouvernement.

Objectif et programme sont exposés au public dans le discours, concrétisés par l'action, leur bien fondé s'analyse dans les résultats obtenus.

Si l'ensemble du projet, discours, moyens, modalités d'action, est supposé devoir atteindre l'objectif, les résultats ne se montrent pas toujours à la mesure des intentions, les effets parfois inattendus, les consé-

quences imprévues, voire perverses. L'inadaptation des moyens, la conduite de l'action seront alors incriminées pour camoufler l'erreur initiale dans le choix de l'objectif. L'actualité en fourmille d'exemples.

Le modèle étant défini, l'objectif déterminé, comment la société du vingtième siècle s'y prend-elle pour s'assurer de l'adhésion de ses membres ? En effet, si l'union fait la force, le « consensus » doit les rassembler autour de « repères », terme moderne utilisé pour désigner ce qui se concevait autrefois comme l'acquisition des valeurs essentielles enseignées à l'école, pratiquées en famille, appliquées au travail, c'est-à-dire, au risque de me répéter, la confiance en soi, la volonté, le devoir, la fidélité, le respect des lois, le sens civique, la discipline, l'obéissance, toutes notions bannies du vocabulaire usuel depuis qu'a été lancé un certain slogan : « *Il est interdit d'interdire* ».

Nous en connaissons et en mesurons les conséquences : devant un acte délictueux, on avance l'excuse de la « perte des repères » alors que l'origine certaine est à rechercher dans la permissivité générale et la suppression qui en découle de sanctions méritées, l'affaiblissement de l'autorité des parents, la disparition du sens du sacré, l'absence de rigueur dans l'enseignement (celui du vocabulaire français et de l'orthographe, par exemple), l'oubli de l'histoire, la mode des tenues négligées, tandis que grandit la faveur de nouvelles idoles : l'argent – le veau d'or est toujours debout – le sexe, le pouvoir, la vitesse, idoles figurant les mythes d'un monde asservi aux paradis artificiels, la fortune, la puissance. L'efficacité de l'action se ressent fortement de ces désaffections successives et ne faut-il pas voir dans ce reniement du passé la source du désarroi actuel de nombreux jeunes et leur recherche d'un refuge dans la drogue ou, au pire, le suicide ? Il semble qu'au lieu d'apprendre aux enfants le courage on les laisse s'abandonner à la paresse et aux réflexes de fuite devant les nombreuses peurs du monde moderne, la fragilisation des esprits devient si patente qu'elle nécessite, non plus la prévention, mais des soins immédiats : un accident, une calamité, ne peuvent plus actuellement se passer sans que s'activent auprès des victimes des cellules de thérapie psychologique composées de médecins et de spécialistes, sur le modèle de celles que l'armée américaine avait mises sur pied pendant la guerre de Corée pour soutenir le moral des troupes.

Par l'intermédiaire des médias et surtout de la télévision, la peur devient un moyen de pression sur la population, elle est entretenue quotidiennement dans la diffusion des informations, les émissions pour enfants, les jeux vidéos, les dessins animés très prisés sont souvent générateurs de violences libératoires, effets de la suggestion, de la contagion, de l'imitation.

Le poème de Kipling paraît, à notre époque, bien dépassé

*... Si tu sais méditer, observer et connaître
 Sans jamais devenir sceptique ou destructeur
 Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître
 Penser, sans n'être qu'un penseur...
 Tu seras un homme, mon fils.*

Les adultes sont sensibilisés aux dangers que court leur santé : cancer, pollution, radiations atomiques, (actualité de Tchernobyl), le sida, le tabac, la vache folle, la listeria, etc... ; leur milieu de vie : l'effet de serre, la marée noire ; leur travail : le chômage, le bogue de l'an 2000 ; leur avenir : les menaces sur les « droits de l'homme », la surpopulation, les guerres ethniques, l'immigration. Il résulte de ces incitations à la peur une déstabilisation des esprits : qui croire, à qui se fier ?

L'acceptation sans discussion des jugements présentés et des opinions de masse abolit le sens critique. Lecteurs et auditeurs sont portés à s'adapter au « changement » en lui-même source de peur, au nom du progrès. Tout n'est pas négatif : le travail manuel, par exemple, cède la place à l'automatisme, la réflexion à l'informatique. Cependant, le développement des sciences et des techniques en matière de manipulations fait naître l'angoisse : manipulations génétiques sur les végétaux, clonage des animaux, recherches sur les embryons humains, mais aussi manipulations de l'opinion publique, par le biais d'informations incertaines ou de vérités tronquées laissant soi-disant à chacun sa liberté de penser, par la louange des bienfaits d'un monde nouveau où l'homme trouvera son épanouissement, en d'autres termes, où il abandonnera un ensemble socio-éducatif considéré comme périmé. Arguant de la liberté individuelle, l'euthanasie, l'avortement, l'homosexualité, l'union libre, sont banalisés en vue de leur adoption par une opinion déjà acquise aux nouveautés : ces dérives alimentent la peur.

Aussi la société amorce-t-elle quelque réaction : du « principe de précaution » facilement admissible pour ce qui concerne des événements majeurs, car « *gouverner, c'est prévoir* », à l'assistance totale étendue à toutes catégories de personnes classées « hors normes », on passe sans trop s'en rendre compte de la responsabilité de l'individu « *aide toi, le ciel t'aidera* », à celle de la collectivité qui pousse l'homme à se dissoudre dans la foule et à suivre les mouvements pour assurer sa propre sécurité.

Comme l'écrit Gustave Lebon dans son étude sur la « *Psychologie des foules* » : « *la personnalité consciente de l'homme s'évanouit, les sentiments et les idées de toutes les unités sont orientés dans une même direction* ». Après avoir montré le rôle de la contagion de la peur dans la formation

d'une foule, l'auteur remarque avec perspicacité que « *dans une foule, l'imbécile, l'ignorant, l'envieux sont libérés du sentiment de nullité et de leur impuissance que remplace la notion d'une force brutale, passagère mais immense* ». Or, la foule aime avoir peur, il convient donc qu'elle ait perpétuellement peur de quelque chose et l'actualité lui en fournit des raisons et que cette peur soit entretenue si possible avec des images pour calmer son avidité, elle présente alors une unanimité de motivation, obtenue par la persuasion d'une « pensée unique », susceptible de diriger sa puissance et de la démontrer par des manifestations spectaculaires, où meneurs et directives sont suivis et adoptés sans objection.

Pour Gustave Lebon, « *ce sont surtout les foules qu'on amène à se faire tuer pour le triomphe d'une croyance ou d'une idée, qu'on enthousiasme pour la gloire et l'honneur* ». Si nous ne nous trouvons plus actuellement dans une atmosphère de conflits, dont les souvenirs nous accablent encore, de nombreux exemples nous montrent la pertinence de cette réflexion. Parmi ceux-là, je retiendrai l'effet d'entraînement de l'opinion pour la collecte de fonds destinés à traiter la myopathie, la mucoviscidose, telle la campagne fortement médiatisée du Téléthon, où il est moins question de gloire et d'honneur – cependant publiés par les médias pour alimenter la compétition – que d'appel à la générosité et à des sacrifices pécuniaires. J'évoquerai également le succès croissant des Journées Mondiales de la Jeunesse, initiées par le Pape Jean- Paul II : en 1997, les autorités françaises escomptaient un rassemblement de 500.000 personnes, à Longchamp, les organisateurs en ont dénombré plusieurs millions. Les foules ainsi formées ont présenté cette unanimité des motivations inspirées tant par leur conviction d'une nécessaire solidarité que par une ferveur religieuse emblématique.

Tirer les leçons de l'influence de la peur, c'est enfin constater qu'elle fait naître et entretient l'évolution des peuples. A l'échelle mondiale, la dissuasion des guerres y trouve son origine et, par suite, l'organisation des Etats, celles de la santé, de la justice, de l'éducation, de l'alimentation, le regroupement des moyens de lutte et de secours en cas de catastrophes : épidémies, famines, cataclysmes naturels. En Europe, l'union des nations poursuit le même objectif économique et humain en dispensant son assistance à tous les horizons. Notre pays, soucieux de soulager la détresse de populations amies ou alliées, s'investit en personnel, matériel et fonds financiers pour favoriser leurs progrès et assurer davantage de bien être : ouvertures d'écoles, assistance à la production agricole, équilibre de la monnaie, dépistage et traitement des malades, interventions relevant d'un idéal qui fait honneur à l'homme moderne et console des angoisses permanentes qui l'émeuvent.

La peur s'allie à la confiance dans l'avenir de notre civilisation, elle nous fournit de puissants motifs à notre combat pour la dignité de l'homme et ne peut ni ne doit stériliser ses aspirations, ce que traduit le mot d'ordre lancé par le Pape Jean-Paul II au moment de son élection et dont l'actualité demeure évidente : « *N'ayez pas peur* ».

En conclusion, je crois en l'homme, en ses ressources à ces possibilités de sursaut, aussi je ne désespère pas de l'évolution de la société vers davantage de stabilité, plus de conscience de ses responsabilités, plus de courage enfin, même soumise aux affres de la peur.